

Le Monde

Deux grands antiquaires parlent

Laurent Kraemer, pour le mobilier XVIIIe, et Cheska Vallois, pour les arts décoratifs, sont à la Biennale de Paris

Art

Une année sur deux depuis 1956, c'est l'événement artistique et mondain de la rentrée parisienne : la 24^e édition de la Biennale des antiquaires a lieu du 11 au 21 septembre au Grand Palais. Elle regroupe 95 exposants, qui font des efforts considérables pour présenter aux 100 000 visiteurs attendus le meilleur de ce qu'ils ont pu dénicher dans leur spécialité. Il y en a pour tous les goûts, de l'art antique à l'art moderne, en passant par les arts premiers, les livres rares ou la joaillerie.

On l'a souvent comparée à la foire de Maastricht (Pays-Bas), la plus importante du monde. Elle a sa singularité. Elle est organisée par les antiquaires eux-mêmes, regroupé en syndicat. Et elle défend ses couleurs : 66 des 95 exposants sont français. Elle défend aussi une idée du goût, voire l'impose : durant des décennies, la Biennale était dominée par l'art français du XVIII^e siècle. Depuis peu, un engouement s'est révélé pour l'art décoratif du XX^e siècle. Au détriment du premier ?

Deux exposants répondent à cette question. La maison Kraemer tout d'abord. Le nom est mythique dans la profession. Fondée en 1875, installée depuis 1928 dans un hôtel particulier de la rue de Monceau, elle a fourni pendant plus d'un siècle les musées et les collections privées du monde entier en mobilier XVIII^e. Elle participe à la Biennale pour la première fois. La galerie Vallois ensuite, qui n'a que trente-cinq ans d'existence. Une vie passée à imposer l'art décoratif (1918-1940).

« La désaffection pour le XVIII^e est réelle, mais elle touche certains confrères qui n'ont pas pu réunir des œuvres d'exception », explique Laurent Kraemer, un des descendants de la dynastie, dans son bureau où est accrochée une facture émise en 1895 par son aïeul Lucien à la baronne de Rothschild. « Le XVIII^e est un accident dans l'histoire de l'art : le mobilier n'a jamais été un art majeur, sauf à cette époque, et dans ce pays. Il y a eu un goût, des mécènes, les talents, souvent venus de l'étranger, comme Bernard Van Riesenbourg, Riesener ou Vandercruse, et la volonté de Louis XIV de créer une chose dont la France puisse s'enorgueillir. »

L'ambition de Laurent Kraemer est de remettre ce siècle au goût du jour : « Nous voulons faire une exposition didactique, pour la promotion du mobilier XVIII^e. Sur deux stands. Deux cubes en verre de 4 mètres sur 4 : l'un ultramoderne ; l'autre très classique. On met les mêmes meubles dedans. »

Gris Porsche

Quand la plupart des confrères peinent à trouver des objets d'exception, les Kraemer les montrent par paires. « Il s'agit de prouver que cela va aussi bien dans un intérieur ancien que dans un contemporain », dit Laurent Kraemer. En termes de marketing, c'est une nouveauté. Du reste, les vieilles boiseries d'un salon de leur hôtel particulier sont recouvertes de peinture automobile, un gris Porsche.

Les antiquaires avaient tendance à mettre en avant l'origine prestigieuse de leurs meubles, fabriqués pour un roi, possédés ensuite par un nom connu de l'industrie. « Aucun de ces meubles ne vient d'une chaumière, disent les Kraemer, mais nous préférons mettre en valeur l'objet lui-même. »

Les Kraemer ne vendent pas, on leur achète. « C'est peut-être suffi-



Laurent Kraemer et Cheska Vallois. ROBERTO FRANKENBERG POUR « LE MONDE »

sant pour aujourd'hui, monsieur Ford », aurait dit Kraemer père au constructeur automobile qui lui dévalisait son stock.

Cheska Vallois est encore plus radicale : elle a dépensé près de 500 000 euros pour son stand, et rien de ce qu'elle expose à la Biennale n'est à vendre. Déjà fait : les vingt-cinq objets lui ont été prêtés par ses collectionneurs. Ils résument le meilleur de sa carrière de marchand. C'est elle, avec son mari, Bob, qui a mis l'art décoratif sur le devant de la scène. A ses débuts, dans les années 1970, cela n'intéressait personne. « *On trouvait pour rien des objets fabuleux, dit-*

elle. Cette période est extraordinaire, c'est sans doute la première fois qu'on construisait des meubles avec autant de soin et de talent qu'au XVIII^e siècle. »

Pierre Chareau ou Eileen Gray font des lampadaires où se mêlent métal, albâtre, bois laqué et parchemin ; celui de Jean-Michel Frank est en bronze, mais le métal est tressé comme celui des montants de la tour Eiffel. Le fauteuil de Pierre Legrain est en cuir et ébène, celui de Paul Iribe en noyer, sculpté en forme de conque marine. Ruhlmann invente, en 1929, la bibliothèque à éléments juxtaposables et imagine une chaise longue posée

sur des skis. Ces formes des années folles inspirent les créateurs actuels. Détrôneront-elles le Roi-Soleil ?

Pas certain : l'artiste américain Jeff Koons tente au même moment au château de Versailles de démontrer que l'art contemporain peut vivre avec le Grand Siècle. C'est désormais le meilleur allié des antiquaires. ■

HARRY BELLET